

PRÉFACE

Ce livre est une promenade au hasard de rencontres entre Français et étrangers, dans un XVIII^e siècle où les Français sont partout chez eux, où Paris est la seconde patrie de tous les étrangers, et où la France est l'objet de la curiosité générale des Européens.

Le siècle des Lumières commence en 1713-1714, avec la signature des traités d'Utrecht et de Rastadt qui sauve l'essentiel des positions de la France en Europe. Il s'achève en 1814, avec l'entrée des Alliés à Paris et la chute de l'Empire napoléonien. Chemin faisant, on croisera ses générations successives et les principaux événements qui les ont marquées. On fera aussi un voyage à travers l'Europe d'alors, et ses différentes capitales : on partira de Paris et de Versailles, et on y reviendra souvent, mais on se retrouvera aussi à Londres, à Rome, à Berlin, à Dresde, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Varsovie d'où l'on garde les yeux fixés sur Paris et sur Versailles comme si l'on y était.

Le siècle qui a cru au bonheur sur la terre

Partout on rencontrera cette disposition à la joie qu'on appelle les Lumières, et qui fait de ce siècle français l'un des plus optimistes que l'histoire du monde ait connus. Par un conservatisme remarquable, et peu remarqué, les États-Unis d'Amérique, fils du XVIII^e siècle et son immense « lieu de mémoire », en portent encore aujourd'hui la marque euphorique, naïve et « jeune », à jamais effacée en Europe après la Terreur de 1792-1794. Les

Lumières françaises ? Un dégel du sacré, une religion poignante et profane du bonheur et de l'instant de grâce, et dont la Jérusalem céleste est à Paris. Parfois quiétiste, parfois militante, avec son haut et bas clergé, ses fidèles, ses libertins, ses tartuffes, elle fut persécutée à Paris même par ses propres hérésies dont le dogme féroce a été mis en lumière par Chateaubriand : « Au fond de ces divers systèmes, repose un remède héroïque, avoué ou sous-entendu, on n'hésite que sur le moment de l'application : ce remède est de tuer. Il est simple, se comprend à merveille, et se rattache à cette sublime Terreur, laquelle, d'affranchissement en affranchissement, nous a traqués dans les fortifications de Paris : massacrez sans faiblesse tout ce qui empêche le genre humain d'avancer »¹.

Les guerres du XVIII^e siècle n'ont certainement pas été des « guerres en dentelles », mais elles eurent lieu entre armées de métier, et leurs batailles ne furent jamais que la diplomatie continuée par d'autres moyens. Rien de comparable ni à la « première guerre mondiale » des années 1701-1715, ni à la seconde, déclenchée pendant la Révolution française, et qui ne s'acheva qu'en 1815, à Waterloo, ni à plus forte raison avec les guerres totales d'anéantissement de l'ennemi qui ont commencé en 1914. Les soixante-dix années de paix et de prospérité, très relatives et inégales selon les lieux, interrompues à plusieurs fois par des conflits localisés, que connut l'Europe au XVIII^e siècle, sont à tous égards exceptionnelles sur le fond continu, sombre et tragique de l'histoire européenne. Elles ont encouragé toutes les facultés raisonnables et déraisonnables de bonheur et d'espérance sur la terre dont étaient pourvus les Européens, et avec une *furia* singulière, les Français, à se gonfler et se balancer dans les nues d'un avenir toujours meilleur, comme les ballons remplis de gaz chaud des frères Montgolfier que les sujets de Louis XVI ne se lassaient pas de voir s'élever dans les airs et s'éloigner avec le vent. Le catholicisme, malgré les résistances jansénistes, le protestantisme et le judaïsme eux-mêmes prirent les couleurs flatteuses d'un paradis prochain que l'on voit encore, à la lumière de leurs hautes fenêtres vitrées, dans l'ornementation des églises, des temples et des synagogues « rocaille ».

Partout, dans cette Europe qui croit connaître un âge d'or, ou

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. J.-C. Berchet, Garnier, 1998, t. II, p. 583-584.

qui le croit imminent, on rencontre des ambassadeurs de profession, des agents ou intermédiaires secrets ou à temps partiel, des gens du monde et du grand monde qui trouvent tout naturel de baigner dans un champ magnétique alimentant de son électricité l'immense et fin réseau ininterrompu de négociations diplomatiques dont ils détiennent un des fils : cette incessante activité négociatrice est le principe de l'harmonie relative, fragile, sensible, mais somme toute réelle et bénéfique, qui prévient alors l'Europe contre toute explosion majeure. Versailles, centre nerveux de ce réseau, s'offre alors le luxe de deux diplomatises, l'une officielle, conduite par le ministre en place des Affaires étrangères, l'autre clandestine, et doublant l'autre : le Secret du roi.

Gens de lettres, artistes, musiciens, « virtuoses » du marché des antiquités et des œuvres d'art, souvent en route d'une capitale à l'autre, souvent en correspondance avec les princes et les souverains, se révèlent toujours, à y regarder de près, tantôt des collaborateurs conscients d'une négociation amorcée, tantôt des catalyseurs sans le savoir de relations diplomatiques, stabilisées et/ou en voie de réchauffement, entre deux cours. La République des Lettres est l'un des vastes filets qui sous-tendent l'intrigue générale. Son « roi » Voltaire, quand il séjourne à Berlin ou à Potsdam, est un intermédiaire de grand choix et toujours disponible entre Versailles et le roi de Prusse. La République des Arts ne demeure pas en reste. Le retour des comédiens italiens à Paris, demandé par le Régent au duc de Modène dès 1716, est un signal de paix adressé à l'Europe. Le séjour d'un peintre ou d'un sculpteur français à Stockholm est le gage d'un resserrement d'alliance entre la France et une Suède toujours menacée par Saint-Pétersbourg.

La distinction tranchée que nous sommes tentés de faire aujourd'hui entre « culture » et « diplomatie » fait obstacle à la compréhension d'un XVIII^e siècle où la diplomatie imprègne tout, parce que ce siècle a recherché passionnément une paix civilisée qu'il savait fragile ; il avait compris que seule une diplomatie ininterrompue, du genre de celle qui avait mis fin en 1648 à la guerre de Trente Ans et réussi les traités de Westphalie, pouvait tenir la gageure de respecter l'inévitable diversité européenne, tout en la ramenant sans cesse vers la paix ; il savait aussi que le chef-d'œuvre de l'esprit humain, le compromis entre passions et intérêts opposés, est apparenté en profondeur aux Belles-Lettres et aux Beaux-Arts, fruits et ornements de la paix. C'est cette

conspiration générale des esprits, dont les fils sont si nombreux qu'ils défient la description et l'analyse, qui fut totalement déconcertée et en grande partie démantelée par l'extrémisme de la Révolution française, inconcevable et paralysante pour des hommes accoutumés à la modération et à la conciliation. L'ancienne diplomatie tentera néanmoins, autour de Talleyrand et de Metternich au Congrès de Vienne, de se reconstituer comme système nerveux de l'équilibre européen. Ce que le XIX^e siècle a eu de fécond est né de ce parti pris de prudence que même un Bismarck, évitant d'abîmer trop gravement la France vaincue en 1870, faisait sien, et qui a définitivement sombré dans l'hystérie nationaliste de 1914.

Têtes couronnées

Partout aussi, dans l'Europe éprise de bonheur et de paix qui se dessine à l'arrière-plan de ce livre, on rencontrera ce que notre mémoire démocratique s'efforce d'oublier, de hautes figures d'une aristocratie qui, sans renier ses origines et sa vocation militaire, s'est convertie aux mœurs et aux arts de la paix, qui en a pris la tête et qui en donne l'exemple. Quelques-unes de ces figures sont couronnées : elles sont issues de dynasties régnantes dont les alliances dessinent à travers l'Europe un autre réseau, familial celui-là, dont on ne saurait surestimer le *liait*, même si l'on est tenté après coup de faire porter l'accent sur les germes de conflit que sont les rivalités dynastiques, les querelles de succession, les mariages manqués.

L'Europe des Lumières, affaire de familles ? Pour nous la famille, c'est Oedipe, Étéocle et Polynice. Mais le XVIII^e siècle ne remonte pas aussi volontiers que nous à l'Antiquité thébaine. Les mœurs de cour adoucies par de longs siècles de christianisme croient alors avoir prévalu sur la terreur de la tragédie grecque. On ne veut pas entendre parler des assassinats de tsarévitchs et de tsars à Moscou et à Saint-Pétersbourg : la diplomatie européenne, les yeux fixés sur les familles royales française, anglaise, autrichienne, fait fonds sur le terrain très humainement affectif des cousinages et des noces, indemne de tout tranchant idéologique ou passionnel, pour faciliter des rapprochements féconds ou pour cicatriser les plaies de conflits qui, sans cet onguent familial, seraient restées ouvertes et purulentes. En ce sens le « Pacte de Famille » conclu par Choiseul en 1761 pour réunir les

différentes branches de la dynastie de Bourbon, puis complété en 1770 par le mariage du dauphin et de Marie-Antoinette d'Autriche, qui réconciliait les deux grandes familles « ennemis héréditaires », Bourbon et Habsbourg, est le chef-d'œuvre d'un art diplomatique qui croit aux dénouements heureux de romans et de contes de fées. Subsidiairement, l'équilibre interne du Saint-Empire romain germanique et son insertion en Europe reposent sur un arbre généalogique hercynien, dont les branchements s'étendent à l'Angleterre, aux pays scandinaves et à la Russie, ce qui ne suffit pas à prévenir ni à contenir le machiavélisme de Frédéric II, ni le partage d'une victime expiatoire, la Pologne, mais qui n'en offre pas moins au jeu diplomatique matière à manœuvres subtiles et apaisantes que la hache de Napoléon, puis celle de Clemenceau, rendront certes plus simples, rationnelles et « transparentes », mais au prix de créer un enchaînement de haines inexpiables.

Princes, maréchaux et gentilshommes

L'aristocratie couronnée ne règne pas seule. Elle est inséparable d'une aristocratie de cour et de ville qu'on a eu beau jeu de caricaturer rétrospectivement et en bloc, sous les traits d'une féodalité tardive ou d'une vampirique classe de loisir. Elle se bat, elle reste guerrière, et elle paye lourdement l'impôt du sang. De ses rangs sortent de grands généraux et maréchaux, et cela restera encore vrai dans la France de la Révolution et de l'Empire. Convertie depuis la Renaissance au savoir vivre en temps de paix, elle a été au XVIII^e siècle, de tous les publics des Lumières, peut-être celui qui leur a été le plus perméable et le plus généreusement acquis. Rousseau, protégé par Malesherbes et par le prince de Conti, hôte du maréchal de Luxembourg et du marquis de Girardin, a trouvé de surcroît son disciple le plus doué chez un jeune aristocrate, Chateaubriand. Si la « révolution » américaine a rencontré tant de sympathies en Europe, si la Révolution française, dans ses deux premières années, a soulevé un enthousiasme général qui a empêché d'apercevoir vers quelle dérive elle s'orientait déjà, c'est que la bonne volonté réformatrice et progressiste des Lumières, l'esprit de croisade en faveur du bien contre le mal superstitieux et despote étaient partagés par les plus grands noms de l'aristocratie française, et répandus à son exemple dans les aristocraties continentales, éduquées par des précepteurs

« éclairés », et nourries de lectures « philosophiques » venues de Paris. Les propos du prince royal de Suède à son ancien précepteur le comte Scheffer, en 1767, donnent une idée du « politiquement correct » qui lui avait été inculqué, et dont le futur Gustave III commence à se méfier un peu :

« Les jésuites conspirent en Espagne, et en Portugal, pour former une monarchie, non en honneur de Dieu, mais pour assouvir leurs propres ambitions. Ils sont chassés de l'Espagne et du Portugal, on y continue de soutenir l'Inquisition et le P. Malagrida est condamné comme hérétique et non comme réicide. En France, ils sont bannis, mais on y brûle *Bélisaire* et Jean Calas. On y traite Rousseau en criminel et l'on y défend *L'Encyclopédie*. Les jésuites pourront être anéantis, leur institut aboli, mais il y aura de nouvelles erreurs qui prendront la place des anciennes, et des horreurs égales faites pour d'autres motifs feront regretter peut-être les anciennes. Espérer de chasser la superstition, et de corriger la méchanceté des hommes, c'est, je crois, chercher la pierre philosophale ; tant qu'ils vivront en société, qu'ils auront des passions et des intérêts différents, ils seront méchants et cruels. Il est beau de tenter de les corriger, il est presque impossible d'y réussir »¹.

On ne comprend pas l'audace ni l'écho du combat de Voltaire contre « l'Infâme » si l'on ne voit pas que le seigneur de Ferney savait pouvoir compter sur la sympathie de la noblesse d'épée française, par définition laïque, galante, libre dans ses moeurs, et que la Querelle jansénistes-jésuites avait rendue encore plus dédaigneuse que nature envers le joug clérical et la morale de sacristie. Autorisant et diffusant la foi des Lumières en des lendemains qui chantent, l'aristocratie française en offrait par son genre de vie et par la forme de société ouverte dont elle donnait l'exemple une sorte d'aperçu immédiat et prometteur. La liberté de moeurs du « vivre noblement » semble elle-même inviter à faire des plaisirs et du bonheur l'horizon d'une humanité délivrée de ses chaînes. L'élégance, la politesse et la douceur des manières semblent préfigurer un monde où la liberté de chacun saurait s'accommoder de l'égalité de tous et où la vivacité des passions particulières saurait ne pas troubler la joie d'être ensemble. De surcroît, artiste de la vie sociale privée, l'aristocratie de ville, et

1. Cité dans Gunnar von Proschwitz, *Gustave III par ses lettres*, Norstedts, Stockholm, Paris, Touzot, 1986, p. 44, lettre au comte Scheffer.

ses riches imitateurs, ont su créer dans leurs hôtels et leurs maisons de campagne de véritables académies privées où les différents arts plastiques, le théâtre, la musique, l'art des jardins, les arts de la table, l'orfèvrerie, la joaillerie, la mode vestimentaire concourraient à offrir à l'art de la conversation et à la galanterie un milieu euphorique où les philosophes trempaient leur propre enthousiasme et lui trouvaient un miroir complaisant.

Versailles et Paris

Diplomatie et liberté de moeurs, République des Lettres et des Arts, royauté et aristocratie de cour et de ville, bonne compagnie mêlant gens du monde et gens de lettres, correspondance des arts et des hauts artisanats au service des plaisirs sociaux, Lumières et éducation aux Lumières, sur tous ces registres la France alors est mère et maîtresse incontestée. Le Versailles de Louis XV a reçu en héritage de Louis XIV une tradition d'intelligence diplomatique sans rivale en Europe, au point que ce sont des diplomates d'origine française, tel le comte de Mercy d'Argenteau, qui sont chargés de représenter les cours étrangères, et cela en France même. Les Académies créées ou réformées sous Louis XIV ont transporté à Paris le centre de la République des Lettres, et le grand monde parisien, qui vit en symbiose avec les Académies royales, est devenu le public et l'arbitre de la réputation européenne des livres, comme il est devenu, avec l'institution du Salon, le public et l'arbitre des goûts en peinture et sculpture : sa faveur est le critère de la réputation européenne des artistes. La plus ancienne monarchie d'Europe, qui n'avait jamais eu autant d'autorité que sous Louis XIV, continue sous Louis XV et Louis XVI, avec de sensibles inflexions esthétiques, mais dans le même magnifique rituel, à exercer son droit d'aînesse et à imposer sa supériorité de prestige sur toutes les cours européennes. Une aristocratie nombreuse et éclatante, portant des noms chargés d'histoire qui parlent depuis les croisades à l'imagination de toute l'Europe, fait couronne autour du roi et de la famille royale, dans le plus fabuleux château et domaine jamais construits par un souverain.

À côté de ce théâtre légué par le Grand Siècle est apparu depuis la Régence (1715-1723) une vaste scène multiple dont la vitalité, l'inventivité et le rayonnement hors de France ne doivent rien à la Cour. Paris est alors devenu le laboratoire des charmes de la vie privée, l'aristocratie de ville donne le ton de son urba-

nité à toute l'Europe. Pour servir une clientèle française et internationale, le marché de l'art et du haut artisanat de luxe se concentre à Paris. C'est là que se sont cristallisés la mode et le goût «rocaille», décor approprié aux loisirs qu'occupent la vie de «compagnie», sa conversation, ses lectures, son théâtre de chambre et de château, ses intrigues amoureuses, son commerce de lettres, son commentaire de toutes les nouvelles et nouveautés. Seule la musique échappe à l'hégémonie parisienne. Le français du XVIII^e siècle est essentiellement un charme de société, une merveilleuse rhétorique du dialogue. Les arts avec lesquels il s'accorde le mieux sont les arts visuels, les plus sociaux. Il se prête moins bien que l'italien ou l'allemand au chant, et sa vocation à l'esprit, mais aussi à l'analyse, l'éloigne, au moins en principe, de l'expression musicale. Malgré le génie de Rameau, et l'éclat des Concerts spirituels donnés aux Tuilleries, la musique italienne prévaut donc dans le reste de l'Europe. Cette irritante bizarrerie fait l'objet en France d'une querelle littéraire à rebondissements qui dure tout le siècle.

La presse parisienne, relayée par des gazettes en français publiées à Amsterdam, à Londres, en Allemagne, se fait la chambre d'écho de ces émois qui divisent en deux camps la capitale française. Cette presse européenne est aussi, avec l'opinion parisienne, le juge en dernier ressort des livres et des idées. Parallèlement à la *Gazette de France* qui publie les nouvelles de la vie publique et de la vie de cour, de nombreux journaux publiés en français à Paris, à Londres, en Allemagne, une infinité de brochures et de chansons, font connaître à l'Europe dans le moindre détail les liaisons et les disputes dont bruisse la « grande compagnie » parisienne. C'est parmi cette « grande compagnie », galaxie où tournent de très nombreuses planètes, que la célébrité des « philosophes » prospère et s'étend au-delà des frontières, c'est elle qui met à la mode leurs livres et les fait désirer même et surtout lorsque le Parlement, la Sorbonne, ou l'Archevêché les condamnent aux gémomies.

Jusqu'en 1748, grâce à l'entregent du « ministre de la Maison du roi et de Paris » qu'était, entre autres, le comte de Maurepas, Versailles avait gardé un contrôle certain, quoique invisible et discret, sur les « compagnies » parisiennes et leurs gens de lettres. Le château perd la main après la disgrâce de cet habile homme. L'indépendance frondeuse de la Ville, l'audace provocatrice des philosophes sûrs des résonateurs dont ils disposent, échappent à la prudence et à la modération des ministres. Cette fronde de

mots, les conflits à répétition entre les « philosophes » et leurs censeurs parlementaires ou ecclésiastiques, ne font qu'accroître l'intérêt et l'amusement des cours et du public étranger, pas toujours francophiles, pour le caractère polémique de la vie littéraire, artistique et mondaine de Paris. Chaque nouvelle « querelle » suscite une nouvelle vague de curiosité, et les souverains étrangers n'hésitent pas à y intervenir. Nul ne vit alors dans cette agitation permanente une menace pour l'antique monarchie française. C'était au contraire une raison de plus pour s'attacher à un royaume capable à la fois de la gloire de la mémoire et de l'impertinence sarcastique la plus insouciante et effrénée.

Il est évident que personne en Europe, pas même les Anglais qui avaient toutes les raisons de souhaiter l'affaiblissement de la France, leur principale rivale sur le continent, n'envisageait qu'une Révolution, tenue d'abord pour une nouvelle manifestation particulièrement désordonnée de l'esprit frondeur des Parisiens, pût jeter à bas en quelques mois tous les fondements du royaume, sa dynastie légitimée par les siècles, son aristocratie qui avait libéré l'Amérique et pris massivement le parti des Lumières, et même son Église, certes étrillée par les philosophes, mais dont le clergé, au témoignage de Burke, était l'un des plus « éclairés » de l'époque. La stupeur, la désillusion, le désarroi créés par la Terreur furent à la mesure de la sympathie, de l'admiration, voire de la fascination qu'avait exercées la France des Lumières. La Terreur mit en crise, même parmi les plus fervents, les Lumières elles-mêmes. Les poètes Chénier, Alfieri et Schiller se portèrent à la défense de Louis XVI. Goethe et Wordsworth se retournèrent contre la Révolution. Mme de Staël eut beau vouloir isoler les Lumières de la Méduse qui s'était levée dans leur sillage en 1792-1794, le XIX^e siècle ne cessa plus de méditer avec la noire ironie de Schopenhauer, de Flaubert et de Dostoïevski, ce Mal absolu qui avait surgi du sein même de la passion du Bien.

L'« universalité » de la langue française

Par tous les chemins où il entraîne, ce livre nous conduit à la rencontre d'un XVIII^e siècle qui converse et qui correspond en français, même lorsqu'il n'est pas francophile. Rivarol, dans les années d'euphorie inquiétante qui ont précédé la Révolution française, parlant pompeusement d'universalité de notre langue, tirait argument de la récente victoire française sur l'Angleterre,

aux côtés des Insurgents américains, pour en conclure que l'anglais n'avait pas d'avenir ! La violence du nationalisme jacobin et l'esprit de conquête du Directoire, du Consulat et de l'Empire déchirèrent largement le voile qui avait fait croire aux Français et à beaucoup d'Européens que la langue du royaume et le royaume lui-même s'identifiaient à l'universalisme humanitaire des Lumières. La Révolution avait éveillé le « génie » des nations, et réveillé en chacune l'amour jaloux de sa propre langue.

Jusqu'en 1789, l'« universalité » toute relative du français, contestée déjà en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Espagne, bénéficia des mêmes puissants vecteurs qui assuraient la prééminence de la monarchie française en Europe : l'autorité et l'intelligence d'un excellent réseau diplomatique, la qualité des traductions de tous les livres européens importants publiées en français à Paris, à Amsterdam, à Londres, le prestige de l'étiquette de la première cour du monde, l'autorité des Académies royales et du Salon de l'Académie de peinture et sculpture ; mais aussi, à la Ville, l'attraction des grandes ventes d'objets d'art et la qualité de leurs experts, l'aimantation exercée de par le monde par une aristocratie urbaine qui portait les loisirs de la vie privée à la hauteur d'un grand art de vivre, servi par des artistes, du premier piqueur de chasse au valet de chiens, du cuisinier au jardinier, du couturier au joaillier, du perruquier au parfumeur, du peintre à l'architecte, du poète de circonstance au philosophe – directeur de conscience et maître à penser, de la ballerine au grand comédien, du dramaturge au romancier, du précepteur à la dame de compagnie, sans compter la gaieté des foires, des fêtes et de la vie quotidienne des rues de Paris, la gentillesse et la joliesse de ses actrices et de ses grisettes.

Tous ces attraits faisaient l'objet d'une publicité indirecte (et d'autant plus pénétrante) par la typographie, la gravure, les journaux, les brochures, les ambassadeurs français dans les cours étrangères et les troupes de théâtre jouant partout le répertoire français, classique ou récent. Comme l'Amérique aujourd'hui, sans recourir au volontarisme d'une « politique culturelle » ou d'une « politique linguistique », la France du XVIII^e siècle et sa langue étaient tout simplement contagieuses et irrésistibles, parce que leur image était celle du peu de bonheur et d'intelligence dont les hommes sont capables au cours de leur bref passage dans la vallée de larmes terrestre. Il est aussi ridicule de croire qu'un Colbert ait jamais imaginé ni prévu ni planifié de longue main la séduction d'une telle image que de supposer aujourd'hui

un projet de persuasion occulte du Département d'État visant à imprimer dans l'imagination universelle la *pin-up America*.

Rien n'est si mystérieux dans l'histoire de l'Europe, et maintenant, du monde, que la vocation de certaines langues à l'*« universalité »*. Le latin de la Rome républicaine et impériale, le grec de l'Empire tardif puis de Byzance, l'italien et l'espagnol de la Renaissance et de la Contre-Réforme, le français du XVII^e et du XVIII^e siècle, projeté sur sa lancée jusqu'en 1914, l'anglais du XX^e siècle, ont eu cette vocation, mais chaque fois dans des conditions si différentes, si incompatibles, si incomparables, qu'aucune explication commune ne peut être proposée. La puissance politique et militaire avait depuis longtemps déserté la Grèce, quand la langue grecque s'est imposée comme la *koiné* de la Méditerranée hellénistique passée sous autorité latine, et comme langue littéraire archaïsante préférée par l'élite impériale romaine. Le français, devenu hégémonique en Europe à partir des traités de Westphalie en 1648, était une langue en elle-même incomode, difficile, aristocratique et littéraire, comme le latin de Cicéron ou le grec de Lucien, inséparable comme ses ancêtres antiques d'un « bon ton » dans les manières, d'une « tenue » en société, et d'une qualité d'esprit, nourrie de littérature, dans la conversation.

C'est bien pourtant cette exigence de *style* qui a fait son prestige universel, alors que l'anglais qui s'impose aujourd'hui dans le monde entier est une langue vernaculaire et technique dispensant de tout *style*, et moins comparable à la *koiné* de la Méditerranée romaine qu'à la *lingua franca* de la Méditerranée de l'après-Croisades : or c'est bien ce caractère sommaire, commode, élémentaire, passif, ne demandant à ses locuteurs aucun engagement ni dans la manière ni dans la matière de leur parole, qui fait l'essentiel de sa puissance d'attraction. La « transparence » molle de cet anglais global est le contraire de la « clarté » précise et vive que réclamait le français des Lumières, même lorsqu'il était parlé et écrit par Robespierre, dont la tenue était impeccable, les cheveux toujours poudrés de frais, la diction et les manières celles d'un homme de cour. La question se pose : quelle langue au XXI^e siècle offrira un idiome civilisé au monde global ?

Système de communication ou banquet des esprits ?

Ce livre n'a pas la moindre prétention de théoriser, ni de défendre une thèse quelconque. Il m'a conduit cependant, au fur

et à mesure qu'il s'est déployé, à mieux prendre conscience de l'obstacle qui empêche les Français d'aujourd'hui de comprendre quels sont les vrais atouts de leur propre langue, qu'ils parlent encore, mais distraitemment et qu'ils n'osent plus aimer.

D'un côté, les politiques écoutent volontiers les linguistes, qui leur expliquent que le français étant un système de communication, pour que ce système survive dans un monde « en constante mutation », il doit se libérer des normes grammaticales et des scrupules sémantiques hérités d'un autre monde, aristocratique, réactionnaire, littéraire, et qui le mettraient en situation de handicap vis-à-vis de l'américain « global », qu'on juge parfaitement adapté à l'information utilitaire et amplement suffisant à de faux « débats » médiatiques. Place donc à une attitude résolument technique et cependant volontariste qui délivrera enfin de sa vieille précision un néo-français élémentaire et facilitant une communication sommaire. Tel est le discours qui domine impérieusement aujourd'hui parmi nous. La pression d'un enseignement de masse va elle aussi, sans l'avouer, dans le sens d'un idiolecte hexagonal retaillé à la mesure du dialecte global. Or le français a eu beau s'humilier, renoncer aux scrupules envers le franglais (cet été 2001, tous les titres de films et plusieurs titres de romans sont affichés en anglais à Paris), renier sa grammaire, laisser flotter le sens des mots, cette Cendrillon n'est pas devenue pour autant plus attrayante ni plus vivace. Elle a perdu ses amis traditionnels à l'étranger, plus fidèles à Molière, Saint-Simon, Balzac, Baudelaire et Proust qu'attirés par les théories démagogiques de nos modernes conseillers linguistiques du Prince. En France même, le nouveau français ne prétend plus être la colonne vertébrale d'une éducation civilisée, et il a ainsi perdu les titres qu'avait encore l'ancien à tenir tête à l'américain global. C'est aujourd'hui en anglais, dans des revues de livres fidèles à la tradition de la République des Lettres, mais publiées à Londres et à New York, que le dernier mot sur la valeur mondiale des livres et des idées est imprimé et s'impose.

D'un autre côté, on entend d'éloquents discours en faveur d'une sauvegarde francophone dont la doctrine, pour le moins floue, penche nettement du côté d'un néo-français lui-même gélatineux, le plus petit commun dénominateur entre les membres de cette vaste, vague et multiple communauté provinciale.

Cette traversée du XVIII^e siècle avec des étrangers parlant et écrivant le français m'a prouvé le contraire de tout ce qui passe

aujourd'hui pour l'évidence politiquement correcte en matière de langue. Si le français, au moment où il a exercé sa plus vive attraction sur un monde exigeant et difficile, a répondu à l'attente des Lumières, ce n'est certainement pas seulement au titre de système de communication. Frédéric II, qui tenait à tort l'allemand pour un tel système, disait qu'il le réservait à ses chevaux et à ses palefreniers, qu'il aimait d'ailleurs beaucoup. Si l'abbé Conti, Francesco Algarotti, Vittorio Alfieri défendaient l'italien, et Walpole l'anglais, contre une hégémonie trop exclusive du français des Lumières, c'est qu'ils jugeaient que leur propre langue n'était pas un système de communication, mais une manière d'être, de penser et de sentir différente de celle des Français, et qu'il leur importait d'habiter d'abord et de préférence la leur. Ils étaient polyglottes et c'est en toute connaissance de cause qu'ils admettaient ou contestaient la prééminence du français. Les plus grands amis de notre langue, qui étaient souvent les plus chauds partisans des Lumières, ne la séparaient pas de l'éducation dont elle était le vecteur, de la littérature sur laquelle elle était gagée, et de tout un art de vivre civilement, voire heureusement, auxquels ne conduisaient pas les systèmes de communication locaux dont se contentaient la plupart de leurs compatriotes. La grammaire française, le lexique du français, dont Voltaire n'avait pas peur de tourner en dérision la relative pauvreté, la syntaxe française, la sémantique exigeante du français, sa versification dont Walpole voyait bien les défauts un siècle avant la « crise du vers » diagnostiquée par Mallarmé, les genres où notre langue excellait, notamment les genres intimes, la lettre, le journal, la poésie de circonstance, les *Mémoires*, et ce genre littéraire oral qu'est la conversation entre amis, tout cet apprentissage difficile avait le sens d'une initiation à une manière exceptionnelle d'être libre et naturel avec autrui et avec soi-même. C'était tout autre chose que de communiquer. C'était entrer « en compagnie ».

Qu'on le veuille ou non, au XXI^e siècle comme au XVIII^e siècle, quiconque de par le monde veut secouer la chape de plomb du conformisme et de la communication de masse, quiconque découvre qu'il veut avant de mourir prendre part à une conversation civilisée, image sur cette terre de *nostra conversatio quae est in caelis*, se met au français, et certainement pas au français dont se contentent les consommateurs du système de communication néo-français et que les publicitaires se sont mis eux-mêmes à dédaigner en lui préférant l'anglais. Un éditeur me disait un jour que le nombre des vrais lecteurs dans un pays comme la France

(il entendait par là ceux qui s'étaient construit une vraie bibliothèque) n'avait pas varié depuis le XVI^e siècle : entre 3 et 5 000. Les variations démographiques et les degrés d'alphabétisation n'y avaient jamais rien changé. Optimiste, je suis porté à croire par expérience que le nombre de gens dans le monde actuel capables d'une vraie conversation en français (ce sont nécessairement aussi de vrais lecteurs et des détenteurs de bibliothèque), a plutôt augmenté et qu'il s'est, depuis le XVIII^e siècle, diversifié autour de la terre. Le nombre des jeunes candidats à ce club n'a pas non plus diminué. Allez partout dans le monde, au Japon, en Argentine, aux États-Unis, vous y trouverez sans doute moins de menus en français, moins d'hôtels où l'on vous parle français, moins de repas d'affaires où l'on discute en français, moins de pesants colloques où l'on communique dans notre langue, mais vous y trouverez aujourd'hui, comme sous Louis XV, des artistes de la conversation française qui ne proviennent ni des canaux francophones ni des écoles Berlitz du néo-français : ils sont passés par des voies inédites pour participer au banquet des esprits dont la France a été longtemps l'hôtesse experte, et dont le souvenir ne s'effacera jamais. Partout, ces honnêtes gens sont d'avance vos amis, vos confidents, vos correspondants.

C'est dans cette minorité clandestine mondiale, et non plus dans la minorité visible, splendidelement meublée, mais circonscrite à quelques capitales, du banquet des Lumières, que réside aujourd'hui, à l'insu des statisticiens, des linguistes et des programmeurs de « novlangues », à l'insu de la plupart des Français, la vie et l'avenir de leur idiome irremplaçable au titre de langue littéraire et de langue de la « bonne compagnie ». Le français, langue moderne de la clandestinité de l'esprit ?